

Jean-Louis POIRIER, Doyen de l'Inspection Générale de Philosophie
La diversité des langues est-elle un obstacle ou un moyen d'enrichissement?

RÉSUMÉ

Les langues, en raison de leur diversité, sont portées sinon à s'ignorer, au moins à se séparer ou à ne point s'entendre. La cause n'en est pas seulement le refus borné de l'autre, ou l'ignorance, elle tient à la fonction la plus essentielle de la langue : faire qu'une communauté d'hommes se comprennent, bien plus que nourrir une revendication identitaire. Il est donc normal, strictement *humain*, que les langues soient un obstacle au rapprochement entre les peuples, et cela dans la mesure exacte où elles rendent possible le rapprochement entre *des* hommes. Mais si les langues n'étaient qu'un tel instrument de rapprochement et de communication, il n'y aurait pas grand chose de meilleur à en attendre, puisque rassembler est toujours aussi séparer. Toute langue serait pour l'étranger comme un code impénétrable, appel à exclusion.

Mais il n'en va pas ainsi. Dans la mesure où toute langue est, en quelque façon, « le miroir de l'esprit », l'élément dans lequel et par lequel nous communiquons avec nous-mêmes et formons nos pensées, s'il est vrai que penser c'est dialoguer avec soi-même, alors il y a en toute langue quelque chose qui la rapproche de toute autre, et pas seulement au titre des parentés linguistiques, des héritages philologiques ou des données phonologiques. Dès lors, on peut penser que les cultures, où s'inscrivent les langues elles-mêmes, précisément en raison de leur diversité, sont portées à faire alliance. Mais dans la mesure où une telle alliance se noue aussi en dépit de cette diversité, elle requiert, au cœur de chaque culture, une dimension d'ouverture.

On voudrait suggérer qu'un tel rapprochement n'emprunte pas le chemin d'un dépassement, probablement illusoire, de la diversité des cultures, mais prend appui sur cette diversité même. Deux cheminements concrets semblent pouvoir être marqués.

Le premier chemin est celui de la traduction et de l'apprentissage des langues. La traduction franchit l'obstacle de la langue mais implique le travail concret de tenter la compréhension, de redire et d'explicitier le sens, ou de le réécrire, en investissant l'autre langue et en se l'appropriant. Dans ce mouvement, dont on sait qu'il est difficile, qu'il côtoie la *trahison*, les peuples découvrent qu'ils ne sont prisonniers ni de leur langue, ni de leur identité, mais ils ne les perdent pas : apparaît un rapport au langage qui est normé par le sens. Il s'agit avant tout de comprendre non le langage de l'autre, mais ce qu'il veut dire, son sens ; non de faire comprendre son propre langage à l'autre, mais de le faire accéder au sens, à la fois en dépit de la diversité des langues et grâce à elle. C'est ce qui explique que l'expression dans une langue étrangère soit à la fois une opération extrêmement technique, supposant une connaissance parfaite de l'autre langue, mais aussi une opération de compréhension, passant nécessairement par le sens. Belle occasion non seulement de rencontrer la différence, mais de travailler à l'élucidation du rapport inaperçu que chacun entretient avec sa propre langue, occasion de percevoir la proximité que nous avons avec notre langue maternelle précisément à travers celle que nous n'avons pas avec la langue de l'autre qui ne sera jamais la nôtre, dans le même sens, langue qui nous est donnée dans la maladresse et l'incertitude, l'effroi presque coupable de ne pas comprendre ou — pire — de ne pas se faire comprendre. Occasion, en prenant conscience de la complexité de l'expression, de découvrir en cet inconfort la dimension d'ouverture de toute langue.

Le second chemin est celui qui, au lieu de prendre acte de la diversité des langues, les rapproche au contraire en une langue commune, une *koinè*. Modèle que nous trouvons, dans l'histoire, par exemple avec la Méditerranée de la fin de l'Antiquité. L'intérêt de ce modèle est que, à la différence du premier, l'enrichissement et la rencontre dépassent la dimension individuelle en prenant une forme politique ou historique. Ainsi, outre l'enrichissement qui résulte de la rencontre des cultures, les peuples jouissent d'une culture commune et d'une langue commune, dans le bonheur d'une proximité construite : la langue commune n'est certes pas la langue maternelle, mais, avec ses mélanges et ses incorrections ou emprunts de toutes sortes, ce n'est pour personne une langue étrangère ; quant à la culture commune portée par cette langue, elle présente le modèle d'une identité non plus immédiate et refermée, mais d'une identité construite et réfléchie, d'une identité aussi ouverte alors que véritable. On devine évidemment, dans cette description, la possibilité de l'Europe.

Jean-Louis Poirier

Pistes de réflexion et documents possibles :

1/ Sur la proximité de la pensée et du langage, la définition de **la pensée comme dialogue avec soi-même**, on se reportera à une page de Platon, *Théétète*, 189 e.

2/ Sur la fonction symbolique du langage, et comment l'esprit peut **se voir**, et donc s'appréhender, se comprendre et opérer, **dans les langues**, « **miroir de l'esprit humain** », on étudiera quelques pages de Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, Livre III, notamment ch. VII, § 6 (*Philosophischen Schriften*, ed. Gerhardt, Tome 5, p. 313).

Citations :

Penser : « Un discours que l'âme se tient tout au long à elle-même sur les objets qu'elle examine », Platon, *Théétète*, 189 e (trad. Auguste Diès 1926), ou une autre traduction : "Une conversation que l'âme poursuit avec elle - même sur ce qui est éventuellement l'objet de son examen", PLATON. *Théétète*. 189 e

Pour Leibniz, la langue est « un clair miroir de l'entendement », et « le meilleur miroir de l'esprit humain ».

En allemand : « Die Sprachen sind der beste Spiegel des menschlichen Geistes », « le meilleur **miroir de l'esprit humain** ». Leibniz